

plus belles de la pièce, mais qui résument bien la pensée-mère dont j'ai parlé :

Tout ce sombre avenir né des anciens servages,
Comment paralyser ses terribles ravages ?
Devant tout culte anéanti,
Infaillible signal des vastes décadences,
Comment mettre une entrave aux finesses tendances
De l'esprit humain pervers ?

Et ces masses chez qui tout noble esprit s'altère,
Comment les arracher au morne terre à terre
De leur instinct matériel ?
Comment leur relever la tête ? Cette face
Où la divine empreinte à chaque instant s'efface,
Comment la tourner vers le ciel ?

Par quels moyens tenter la tâche colossale ?
Que faire ?... — J'instruirai le peuple ! dit La Salle.
Oui, chez ces générations,
Dont l'âme se révolte et dont le cœur se ferme,
Avec l'esprit chrétien j'ai semé le germe
Des hautes aspirations ! —

Dans le quatrième chant, le poète salue trois statues représentant Bonaparte, Corneille et La Salle. Voici la conclusion :

La Salle, — que les sots ou les ingrats sourient ! —
Quel est l'homme, de cœur de progrès et de foi
Qui ne te bénirait en voyant, grâce à toi,
Quatre cent mille enfants qui lisent et qui prient ?

Et cependant, que sont tous ces bienfaits présents ?
Dans notre monde en proie aux folles aventures,
Ceux qui te béniront sont les races futures,
Ce seront nos neveux, dans deux ou trois cents ans !

Car ce sera ta gloire incomparable, ô juste !
De voir grandir sans fin le fruit de tes travaux...
Ne va rien envier à tes deux grands rivaux :
Leurs noms sont éclatants, mais le tien est auguste.

Tu fis l'humanité meilleure ! — Et c'est pourquoi.
Devant leurs piédestaux dont le faste émerveille,
J'ai salué du front Bonaparte et Corneille...
Et plié le genou devant ton bronze, à toi !

Je me suis peut-être étendu un peu longuement sur ces quatre premiers chants qui constituent la pièce de résistance du volume. Les autres sont d'un caractère tout intime.

Il y aurait tant à dire qu'il est difficile de rendre justice à un petit ouvrage dans le cadre restreint d'un article de journal, et je sens déjà que je vais être obligé de sacrifier beaucoup de citations que je me proposais d'offrir à mes lecteurs.

Au bord de la Crenze, Le Pellerin, La chapelle de Bethléem, Le bonhomme Hiver, Vers tuisants et La Loustane, peuvent être cités comme des modèles du genre descriptif.

L'*Espagne* est un énergique cri d'indignation qui flétrit les insulteurs du roi Alphonse XII. L'auteur évoque en termes émus toutes les anciennes gloires de la patrie du Cid. Son éloquent plaidoyer se termine par les vers suivants :

Oh ! non, vaillante Espagne, en ces hideux excès,
Je ne reconnais point le noble sang français.
Ce n'est pas là non plus la République fière
Qui disait à chacun des peuples : Sois mon frère !
Au-dessus de ce tas d'ignorants dévoyés,
L'anarchistes jaloux et peut-être... payés,
Dans d'autres régions on voit planer la France.
Celle-là sut toujours prêcher la tolérance ;
Et — même auprès d'un roi, fût-il monstre et payen, —
Dans ses devoirs envers l'hôte et le citoyen,
Si la France mentait à son rôle historique,
Nous saurions protester, nous, Français d'Amérique !

La note pathétique domine dans les pièces suivantes : *A quinze ans, Stances à Mgr le chanoine Boucher, A Mlle. Hectorine Duhamel, Messe de Minuit, La Poufée, Le premier de l'an, et Première Communion*.

Rien de plus ennuyant que certaines strophes placées à la fin d'un morceau pour vous attendre davantage juste au moment où votre sensibilité semblait épuisée à force de surexcitation. Fréchette excelle à trouver le *clou* d'une situation touchante. J'en trouve un exemple frappant à la fin de la charmante pièce ayant pour titre *La Poufée* :

Ce soir-là même, ayant vu pleurer la petite
En songeant à Noël, il était sorti vite,
Et le cœur gros, avait à mainte porte osé
Mendier un cadeau qu'on avait refusé...

— C'est pour elle, Monsieur, oui, pour ma sœur mourante
Que j'ai volé, dit-il, d'une voix déchirante ;
C'est la première fois !

Et l'enfant, à ces mots,
Se cacha le visage, et, fondant en sanglots,
S'affaissa lourdement sur la banquette infâme.

Et je sortis, plaignant dans le fond de mon âme
Les juges — leur devoir veut quelquefois cela —
Condamnés à punir de ces criminels-là.

Le genre de Fréchette est connu autant qu'il peut l'être et c'est peut-être un peu osé de ma part que de me permettre de le juger.

Dire que c'est le premier prêtre du pays, ce ne sera pas nouveau. Personne ne me saurait gré d'une pareille découverte. Dire le contraire ce serait mentir.

Mais si son incontestable mérite n'avait pas forcé les portes du Panthéon, si son talent n'avait pas été consacré par la plus haute autorité littéraire de notre époque, combien de prétendus juges en la matière en seraient encore à lui reprocher ses tendances politiques comme contraires aux règles de la versification ?

N'a-t-on pas vu tout récemment un idiot lui reprocher d'avoir écrit *Le Pellerin* avec deux l ? tant il est vrai qu'il faudrait toute une légion de disciple de La Salle pour écrasser l'intelligence de certains *pseudo* littérateurs.

Et quand je me rappelle que des gens de cette force-là se rengorgent sous les palmes académiques qui les écrasent, je me sens disposé à juger chacun selon ses œuvres sans m'occuper des vaines distinctions honorifiques.

Si elles sont méritées, je les respecte ; si elles ne le sont pas, elles ne me disent rien. Si j'hésite à juger Fréchette ce n'est pas parce que son talent a été reconnu. S'il ne l'eût pas été il n'en existerait pas moins. Je n'ai pas grand mérite à dire ce que tout le monde pense.